

Le yiddish, langue, culture, société. Ed CNRS- CRFJ- (Sous la direction de J. Baumgarten et David Bunis).

Dans sa préface J. Baumgarten rappelle combien les manières d'entreprendre les études yiddish sont révélatrices du statut et des évolutions des études juives, et l'on pourrait ajouter au statut des études juives celles des différentes disciplines concernées au sein des universités. Ainsi au secteur linguistique qui longtemps a occupé une place centrale dans l'optique à la fois descriptive mais aussi conservatoire d'une langue en extinction, les auteurs, sans négliger l'aspect de recensions et de répertoire d'un patrimoine longtemps négligé ou sous-évalué, proposent d'aborder le yiddish non plus seulement comme un fait de langue, mais comme un ensemble culturel et politique inscrit dans une histoire particulière, notamment liée au développement des nationalismes en Europe. Deux traditions sont ainsi battues en brèche, la tradition littéraire, dominante au cours du XIX^e siècle, et qui constitue un domaine en soi, sans lien avec l'environnement culturel et social dans lesquels les œuvres sont produites, et celle de la séparation radicale des études concernant le monde askénaze et sépharade. Illustrant ce propos, l'article de D. Bunis, s'appuyant sur une bibliographie érudite des productions littéraires en yiddish et en judezmo du XVI^e au XVIII^e siècle, montre, preuve à l'appui, les influences des sources externes au judezmo et les nombreuses interactions entre les locuteurs askénazes et sépharades. Par les transferts et les traductions d'œuvres yiddish dans l'Empire ottoman, puis en Italie et en Grèce, des changements dans l'ordonnement cérémoniels s'inscrivent en prenant modèles sur les publications yiddish, mais c'est au XVIII^e siècle que l'influence du monde askénaze sur la littérature rabbinique sera plus grande ; phénomène lié à la fois au développement de l'imprimerie à Constantinople tout comme à l'arrivée d'askénazes au sein de l'Empire. Quant à l'aspect séculier du judezmo, c'est par Livourne, carrefour entre les judaïsmes d'Orient et d'Occident, que s'initie un mouvement qui aboutira au XIX^e siècle à une occidentalisation, porté par le judezmo et notamment le développement de la presse périodique dans cette langue. Cet article démontre combien les transferts culturels étaient importants et qu'il serait absurde de continuer à maintenir les mondes sépharades et askénazes comme des entités séparées et imperméables l'une à l'autre. Paradoxalement et au-delà des influences réciproques, il semblerait aussi que le yiddish comme le judezmo aient eu des destins semblables à la fois comme langues

populaires, mais aussi par le recours à l'écriture, des rôles religieux puis séculiers parallèles dans l'accès des juifs à la modernité.

Par l'étude des sermons oraux et de leur traduction en hébreu pour accéder à l'écrit, puis leur retraduction en yiddish, C. Turnianski montre comment la langue orale (le yiddish) et la langue écrite (l'hébreu) demeurent longtemps prisonnières d'un système d'opposition et de hiérarchisation jusqu'à ce que le yiddish accède à l'écriture et devienne le vecteur majeur de l'éducation des couches populaires et des femmes exclues du savoir. On regrettera peut-être que l'auteur soit resté dans les généralités concernant le *Tse'edah ou-re'edah*, qu'il n'ait pas été plus proche des textes cités pour nous en montrer la spécificité et le rôle social. L'on pourrait dire que ces défauts sont vite compensés par l'article qui suit et qui concerne le "vademecum" religieux à l'usage des femmes, le *Mayse Buch* qu'Astrid Starck cite de façon tout à fait plaisante et convaincante quant à sa démonstration sur la place des femmes au sein de la société juive. Les passages cités illustrent les intentions d'une littérature édifiante et des croyances populaires qui laissent parfois entrevoir le rôle messianique de la femme, du moins en partage avec son compagnon. J. Baumgarten, en étudiant l'art des *Badhanim* que l'on peut observer dans les milieux de l'ultra-orthodoxie et chez les hassidim contemporains "véritables conservatoires des pratiques juives traditionnelles", rappelle, après en avoir fait l'histoire, la créativité des amuseurs et des poètes convoqués aux mariages et dont l'art consiste essentiellement à divertir et à enseigner. Deux registres caractéristiques des choix divergents des communautés marqueront l'art des "diseurs", l'un populaire et moderne qui s'éloigne du message religieux à l'unisson des traditions matrimoniales en Europe, et l'autre conservant la solennité et la dimension mystique du mariage. La description et la fine analyse du rituel du mariage au sein d'une communauté hassidique d'Anvers nous restituent les dimensions mystiques et transcendantes des gestes dont l'exécution demande un savoir faire que les générations ont su transmettre et qui demeurent les expressions incorporées (par la danse notamment) de toute une tradition savante et d'une cosmogonie liées à la kabbale. Le rôle du *badhan* est alors celui d'un maître d'œuvre qui, opérant un "bricolage" sur un modèle Levi-Straussien, organise le rituel à partir d'un système déjà là qu'il réactualise. L'approche anthropologique de J. Baumgarten est à la fois descriptive et savante, il a le mérite de montrer comment les textes s'impriment dans la vie pour lui donner sa dimension sacrée. Cet univers hassidique nous le retrouvons en contre point dans une étude historique nous rappelant ses affrontements avec *les maskilim*. Selon S. Werses, malgré la virulence de la polémique engagée contre le hassidisme, la littérature pamphlétaire des tenants de l'Émancipation jouerait un rôle unificateur parmi les nombreuses tendances du judaïsme en Europe du

XIX^e siècle en désignant un ennemi commun et grâce auquel, paradoxalement, l'argumentaire se serait affermi. C'est par un jeu de miroir que l'auteur tente de montrer à la fois la force du hassidisme qui, malgré les nombreuses dénonciations, au non de la raison, se répand et voit le nombre de ses adeptes croître, mais l'on pourrait dire qu'il manque peut-être le deuxième miroir, celui tendu par le hassidisme dénonçant, sans toutefois la théoriser, son aversion pour la modernité. Reste que la force du sentiment religieux, et ses formes exaltées, les transformations que le hassidisme opère dans la manière d'accomplir le rituel, n'ont pas provoqué non plus chez les *maskilim* une critique systématique. Ce sont les pratiques religieuses et le statut social inférieur des adeptes qui ont été visées par la satire, forme littéraire largement dominante à ce sujet. L'analyse sociologique de l'influence du hassidisme naissant sur la jeunesse, reprise de l'œuvre de Bick (1870-1880), est d'un très grand intérêt pour ceux qui aujourd'hui étudieraient les formes réitérées de l'orthodoxie, l'aspect social de promotion rapide et de réussite de jeunes marginaux ou en situation de rupture familiale appelleraient quelques comparaisons. D'autre part l'aspect novateur du hassidisme paraît à l'origine d'un paradoxe qui fait que, pour maintenir une fidélité, l'on transforme le rite et que pour accéder à la modernité l'on soit les gardiens de la tradition... C'est d'une certaine manière cette même question qui est au centre des préoccupations d'allégeance linguistiques dans la Pologne de l'entre-deux-guerres. Le trilinguisme analysé par C. Shmeruk et sa critique des sources statistiques notamment nous permet de mieux saisir les enjeux idéologiques des choix de langues enseignées, langues réellement parlées ou encore langues ostensiblement affichées en fonction des récepteurs de l'information ou encore des systèmes d'éducation. L'ensemble des informations sur le pluriculturalisme révèle les engagements politiques ou religieux d'une population confrontée à l'intégration possible au sein d'une nation moderne, mettant constamment en jeu religion et nation comme problématique de choix. Dans cette même perspective l'évocation du Yung Yiddish comme avant-garde culturelle du début du XX^e siècle, sa vitalité et sa fin tragique. Sa participation au courant moderniste russe et américain, sa rhétorique expressionniste, son art graphique dont la publication offre quelques exemples, sa croyance en un art nouveau, véritable messianisme moderne, nous sont restitués par des textes d'une rare intensité que R. Ertel commente avec non moins de ferveur communicative. L'intensité des émotions ne trouve d'égal que dans la violence paroxystique de la fin d'un monde anéanti par la shoa. Témoignage encore de la vitalité de la culture yiddish libérée cette fois du joug tsariste, mais prise dans l'étau de la guerre civile, l'œuvre de Kvitto, écrivain russe réfugié à Berlin, constitue un des rares documents révélant les modes d'adhésion à la révolution russe et au mouvement ouvrier

allemand d'un écrivain juif. Ses remaniements et options littéraires fluctuantes indiquent des hésitations, des enthousiasmes, mais aussi et peut-être, des changements commandités par un système qui l'anéantira avec ses compagnons en 1952.

De la littérature yiddish ancienne en passant par le hassidisme, l'ouvrage conduit aux questionnements sur le sort d'une culture minoritaire au sein des nations modernes. Il a le grand mérite de montrer combien la culture yiddish, loin d'être insulaire, manifestait au contraire et avec force sa participation au monde.

Laurence Podslever